

de ces amis véritables, que des goûts communs, une conformité parfaite d'idées et une secrète inclination du cœur attachent par des liens sérieux et durables. Nous voudrions pouvoir citer ici les noms de tous ceux qui avaient des droits à l'amitié d'Albrier et qui le payaient d'une juste réciprocité, mais il faudrait rappeler tous les Bourguignons marquants avec lesquels il eut des rapports suivis pendant la trop courte durée de sa vie militante. On rencontrerait parmi eux d'éminents prélats, des magistrats distingués, des littérateurs de talent, des savants, des agronomes, des viticulteurs, en un mot l'élite de la province. En dehors de la Bourgogne, M. Albrier, ne comptait pas moins de sympathies que dans son propre pays, et à l'aide d'une vaste correspondance, à laquelle il apportait la plus grande exactitude, comme la plus exquise courtoisie, il entretenait de tous côtés de nombreuses et cordiales relations.

Il avait la modestie de dire qu'il en retirait un grand profit; mais en réalité il donnait beaucoup plus qu'il ne recevait. Il n'est pas rare de trouver des savants jaloux de leurs découvertes et craignant de se voir frustrés de la primeur de leurs travaux : Albrier ne leur ressemblait en rien. Il communiquait ses notes avec une grande obligeance et un désintéressement sans égal.

Est-il besoin de dire qu'Albrier était doux et humain envers ses inférieurs, affectueux et poli à l'égard de ses égaux, plein de déférence et de respect vis-à-vis de ceux que l'âge, les talents ou la position mettaient au-dessus de lui. Son indulgence était acquise à tous. La médisance lui torturait l'âme, et chaque fois qu'il en était témoin, il s'efforçait généreusement d'en atténuer l'effet.

Les pauvres de son canton sauraient parler plus éloquemment que nous de sa charité. Ils proclameraient bien haut